Click Here

La sorcière de la rue mouffetard pdf

Afficher les détails techniques afficher les téléchargements externes Toutes les options de téléchargement devraient pouvoir être utilisées en toute sécurité. Cela dit, soyez toujours prudent lorsque vous téléchargez des fichiers depuis internet. Par exemple, veillez à maintenir vos appareils à jour. Aidez la communauté en signalant la qualité de ce fichier ! Signaler un problème de fichier (0) Excellente qualité du fichier (0)0) Le texte continue ci-dessous en anglais. Nombre total de téléchargements : Un « fichier MD5 » est un hash calculé à partir du contenu du fichier, et est unique en fonction de ce contenu. Toutes les bibliothèques fantômes que nous avons indexées ici utilisent principalement les MD5 pour identifier les fichiers. Un fichier peut apparaître dans plusieurs bibliothèques fantômes. Pour des informations sur les différents datasets que nous avons compilés, consultez la page des Datasets. Pour plus d'informations sur ce fichier en particulier, consultez son fichier JSON. Live/debug JSON version. Live/debug page. Préface Les enfants comprennent tout, cela est bien connu. S'il n'y avait qu'eux pour lire ce livre, l'idée ne me viendrait même pas d'y écrire une préface. Mais je soupçonne, hélas, que ces contes seront lus également par des grandes personnes. En conséquence, je crois devoir donner quelques explications. La rue Broca n'est pas une rue comme les autres. Si vous prenez un plan de Paris, vous verrez – ou vous croirez voir – que la rue Pascal et la rue Broca coupent à angle droit le boulevard de Port-Royal. Si, confiants dans cette indication, vous prenez votre voiture et enfilez ledit boulevard en espérant tourner dans l'une ou l'autre de ces rues, vous pourrez cent fois de suite faire la navette entre l'Observatoire et les Gobelins, vous ne les trouverez pas. La rue Broca, la rue Pascal sont donc des mythes ? me direz-vous. Que non ! Elles existent bel et bien. Et elles vont bien, en droite ligne ou presque, du boulevard Arago à la rue Claude-Bernard. Donc elles devraient couper le boulevard de Port-Royal. L'explication de cette anomalie, vous ne la trouverez pas sur le plan, parce que le plan n'est qu'à deux dimensions. Tel l'univers d'Einstein, Paris, en cet endroit, présente une courbure, et passe, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même. Je m'excuse d'employer 1 ici le jargon de la science-fiction, mais vraiment il n'y a pas d'autres mots : la rue Broca, comme la rue Pascal, est une dépression, une rainure, une plongée dans le sub-espace à trois dimensions. À présent, laissez votre voiture au garage et reprenez le boulevard de Port-Royal, mais à pied cette fois-ci. Partez des Gobelins et allez de l'avant, sur le trottoir de votre choix. À un certain moment, vous vous apercevrez que la file de maisons qui borde le boulevard présente une lacune. Au lieu de côtoyer, comme d'habitude, une boutique ou un mur d'immeuble, vous côtoyez le vide, un vide bordé d'un garde-fou pour vous empêcher d'y tomber. Non loin de là, sur te même trottoir, s'ouvre la bouche d'un escalier qui semble s'enfoncer dans les entrailles; de la terre, comme celui du métro. Descendez-le sans crainte. Une fois en bas, vous n'êtes pas sous terre : vous êtes dans la rue Pascal. Au-dessus de vous, quelque chose qui ressemble à un pont. Ce pont, c'est le boulevard de Port-Royal, que vous venez de quitter. Un peu plus loin des Gobelins, le même phénomène se reproduit, mais cette fois pour la rue Broca. Cela est bizarre, mais cela est. Maintenant, laissons de côté la rue Pascal, qui est trop droite, trop large, trop courte aussi pour pouvoir accrocher le mystère, et parlons de la rue Broca seule. Cette rue est courbe, étroite, tortueuse et encaissée. 2 De par l'anomalie spatiale que je viens de signaler, bien qu'à chacune de ses extrémités elle débouche sur Paris, elle n'est pas tout à fait Paris. Peu éloignée, mais sur un autre plan, souterraine en plein air, elle constitue, à elle seule, comme un petit village. Pour les gens qui l'habitent, cela crée un climat tout à fait spécial. D'abord, ils se connaissent tous, et chacun d'eux sait à peu près ce que font les autres et à quoi ils s'occupent, ce qui est exceptionnel dans une ville comme Paris. Ensuite ils sont, pour la plupart, d'origines très diverses, et rarement parisienne. J'ai rencontré, dans cette rue, des Kabyles, des Pieds-noirs, des Espagnols, des Portugais, des Italiens, un Polonais, un Russe… même des Français ! Enfin, les gens de la rue Broca ont encore quelque chose en commun : ils aiment les histoires. J'ai eu bien des malheurs dans ma carrière littéraire, dont j'attribue la plus grande partie au fait que le Français en général – et en particulier le Parisien n'aime pas les histoires. Il réclame la vérité ou, à défaut, la vraisemblance, le réalisme. Alors que moi, les seules histoires qui m'intéressent vraiment sont celles dont je suis sûr, dès le début, qu'elles ne sont jamais arrivées, qu'elles n'arriveront jamais, qu'elles ne peuvent pas arriver. J'estime qu'une histoire impossible, du seul fait qu'elle n'a pas, pour se 3 justifier d'être, une quelconque prétention documentaire ou idéologique, a toutes les chances de contenir beaucoup plus de vérité profonde qu'une histoire simplement plausible. En quoi je suis peutêtre – je dis ça pour me consoler – plus réaliste à ma manière que tous ces gens qui croient aimer la vérité, et qui passent leur vie à se laisser bêtement imposer des mensonges insipides – vraisemblables justement dans la mesure où ils sont insipides ! Et maintenant – une fois n'est pas coutume – voici une histoire vraie : Au numéro 69 de la rue Broca (je sais, je sais ! On va encore m'accuser de Dieu sait quel sous-entendu paillard ! Et pourtant je n'y peux rien : c'est au 69, ce n'est pas au 67 ni au 71. Si vous aimez les vérités, en voilà une !) Je disais donc : au numéro 69 de la rue Broca, il y a une épicerie-buvette dont le patron, Papa Saïd, est un Kabyle marié à une Bretonne. À l'époque dont je parle, il avait quatre enfants : trois filles et un garçon (il en a eu un cinquième depuis). L'aînée des filles s'appelle Nadia, la seconde Malika, la troisième Rachida, et le petit garçon, qui était alors le dernier-né, s'appelle Bachir. À côté de la buvette, il y a un hôtel. Dans cet hôtel, entre autres locataires, habite un certain monsieur Riccardi, italien comme son nom l'indique, également père de quatre enfants, dont l'aîné s'appelle Nicolas et le dernier, la petite dernière plutôt, s'appelle Tina. 4 Je ne cite pas d'autres noms, ce qui serait inutile et ne ferait qu'embrouiller. Nicolas Riccardi jouait souvent dans la rue avec les enfants de Saïd, parce que son père était lui-même client de l'épicerie. Cela durait depuis un certain temps, et nul n'aurait songé à écrire tout cela dans un livre si, un beau jour, un étrange personnage n'avait fait son apparition dans le secteur. On l'appelait monsieur Pierre. Il était plutôt grand, châtain, coiffé en hérisson, les yeux marron et verts, et portait des lunettes. Il avait tous les jours une barbe de deux jours (on se demandait même comment il pouvait faire pour l'entretenir dans cet état qui, pour une barbe, devrait être un état provisoire) et ses vêtements, quels qu'ils fussent, paraissaient toujours à la veille de tomber en lambeaux. Il avait quarante ans, était célibataire et habitait là-haut, boulevard de Port-Royal. Il ne hantait la rue Broca que pour venir à la buvette, mais il y venait souvent, et à toute heure du jour. Ses goûts, d'ailleurs, étaient modestes : il semblait se nourrir principalement de biscuits et de chocolat, aussi de fruits lorsqu'il y en avait, le tout accompagné de force cafés-crème ou de thé à la menthe. Quand on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait qu'il était écrivain. Comme ses bouquins ne se voyaient nulle part, et surtout pas chez les libraires, 5 cette réponse ne satisfaisait personne, et la population de la rue Broca se demanda longtemps de quoi il pouvait vivre. Quand je dis la population, je veux dire les adultes. Les enfants, eux, ne se demandaient rien, car ils avaient tout de suite compris : monsieur Pierre cachait son jeu, ce n'était pas un homme comme les autres, c'était en vérité une vieille sorcière ! Quelquefois, pour le démasquer, ils se mettaient à danser devant lui en criant : — Vieille sorcière à la noix de coco ! Ou encore : — Vieille sorcière aux bijoux en caoutchouc ! Aussitôt monsieur Pierre jetait le masque, et devenait ce qu'il était : il s'enveloppait la tête dans sa gabardine, le visage restant seul découvert, laissait glisser ses grosses lunettes jusqu'au bout de son nez crochu, grimaçait affreusement, et fonçait sur les gosses, toutes griffes dehors, avec un ricanement aigu, strident, nasal, comme pourrait l'être celui d'une vieille chèvre. Les enfants s'enfuyaient, comme s'ils avaient très peur – mais en réalité ils n'avaient pas si peur que ça, car lorsque la sorcière les serrait d'un peu près, ils se retournaient contre elle et la battaient ; en quoi ils avaient bien raison, car c'est ainsi qu'il faut traiter les vieilles sorcières. Elles ne sont dangereuses qu'autant qu'on les craint. Démasquées et bravées, elles 6 deviennent plutôt drôles. Il est alors possible de les apprivoiser. Il en fut ainsi avec monsieur Pierre. Quand les enfants l'eurent obligé à se révéler, tout le monde (à commencer par lui) fut grandement soulagé, et des relations normales ne tardèrent pas à s'établir Un jour que monsieur Pierre était assis à une table, en compagnie de son éternel café-crème, les enfants près de lui, voici que, de lui-même, il se mit à leur raconter une histoire. Le lendemain, sur leur demande, il en raconta une autre, et puis, les jours suivants, d'autres encore. Plus il en racontait, plus les enfants lui en demandaient. Monsieur Pierre dut se mettre à relire tous les recueils de contes qu'il avait lus depuis son enfance, à seule fin de pouvoir satisfaire son public. Il raconta les contes de Perrault, des contes d'Andersen, de Grimm, des contes russes, des contes grecs, français, arabes… et les enfants en réclamaient toujours. Au bout d'un an et demi, n'ayant plus rien à raconter, monsieur Pierre leur fit une proposition : on se réunirait, tous les jeudis après-midi, et l'on inventerait ensemble des histoires toutes neuves. Et si l'on en trouvait assez, on en ferait un livre. Ce qui fut fait, et c'est ainsi que vint au monde le présent recueil. Les histoires qu'il contient ne sont donc pas de 7 monsieur Pierre tout seul1. Elles ont été improvisées par lui, avec la collaboration de son public, et ceux qui n'ont jamais créé dans ces conditions imagineront difficilement tout ce que les enfants peuvent apporter d'idées concrètes, de trouvailles poétiques et même de situations dramatiques, d'une audace quelquefois surprenante. Je donne quelques exemples, et tout d'abord les premières phrases de La paire de chaussures : Il était une fois une paire de chaussures qui étaient mariées ensemble. La chaussure droite, qui était le monsieur, s'appelait Nicolas, et la chaussure gauche, qui était la dame, s'appelait Tina. Ces quelques lignes, où tout le conte est en germe, sont du jeune Nicolas Riccardi, dont la petite sœur s'appelle effectivement Tina. Scoubidou, la poupée qui sait tout, a vraiment existé, de même que la guitare, qui fut l'amie fidèle de la patate. Et, à l'heure où j'écris, le petit cochon futé sert encore de tirelire dans la buvette de Papa Saïd. Sur le comptoir de cette même buvette, il y eut aussi, en 1965, un bocal avec deux petits poissons : un rouge, et l'autre jaune tacheté de noir. Ce fut Bachir qui s'avisa, le premier, que ces poissons pouvaient être « magiques », et c'est pourquoi ils apparaissent dans La sorcière du placard aux balais. 1 Je mets à part le dernier conte, qui est inspiré du folklore russe. 8 Quant à ceux qui diront que ces histoires sont trop sérieuses pour des enfants, je leur réponds par avance à l'aide d'un dernier exemple : Dans une première version du conte intitulé La maison de l'oncle Pierre, mon fantôme s'apercevait qu'il était un fantôme au fait que la petite fille s'amusait à passer la main à travers sa jambe impalpable. Ce fut Nadia, la fille aînée de Papa Saïd, qui eut l'idée géniale de faire asseoir la petite fille dans le même fauteuil que le fantôme, de sorte que celui-ci, en se réveillant, la voit dans son ventre. Ces derniers mots sont de Nadia elle-même. Les grandes personnes apprécient-elles la portée symbolique de cette merveilleuse image, et sa beauté morale ? Ce pauvre vieux fantôme, type achevé du célibataire aigri, rétréci, racorni, le voilà révélé à lui-même, le voilà qui accède à la liberté, à la vérité, à la générosité, le voilà délivré en un mot, et cela à partir du moment où, symboliquement, il devient mère. Mon ami Nietzsche, lui aussi, parle, je ne sais plus où, des hommes mères… Il fallait une petite fille pour avoir une idée pareille ! Mais je m'arrête ici, car ce serait tout de même un peu fort si, dans un livre pour enfants, la préface destinée aux adultes devait prendre à elle seule plus de place qu'un conte de moyenne longueur ! Aussi bien, je n'ai plus rien à dire, si ce n'est que je souhaite bonne lecture à mes petits amis de la rue 9 Broca, d'ailleurs et de partout. 1966 10 La sorcière de la rue Mouffetard Il y avait une fois, dans le quartier des Gobelins, à Paris, une vieille sorcière, affreusement vieille, et laide, mais qui aurait bien voulu passer pour la plus belle fille du monde ! Un beau jour, en lisant le Journal des sorcières, elle tomba sur le communiqué suivant : MADAME Vous qui êtes VIEILLE et LAIDE Vous deviendrez JEUNE et JOLIE ! Et pour cela : MANGEZ UNE PETITE FILLE à la sauce tomate ! Et plus bas, en petites lettres : Attention ! Le prénom de cette petite fille devra obligatoirement commencer par la lettre N ! Or il y avait, dans ce même quartier, une petite fille qui s'appelait Nadia. C'était la fille aînée de Papa Saïd (je ne sais pas si vous connaissez) qui tenait l'épiceriebuvette de la rue Broca. « Il faut que je mange Nadia », se dit la sorcière. 11 Un beau jour que Nadia était sortie pour aller chez le boulanger, une vieille dame l'arrêta : — Bonjour, ma petite Nadia ! — Bonjour, Madame ! — Veux-tu me rendre un service ? — Lequel ? — Ce serait d'aller chercher pour moi une boîte de sauce tomate chez ton papa. Cela m'éviterait d'y aller, je suis si fatiguée ! Nadia, qui avait bon cœur, accepta tout de suite. Sitôt qu'elle fut partie, la sorcière – car c'était elle – se mit à rire en se frottant les mains : — Oh ! que je suis maligne ! disait-elle. La petite Nadia va m'apporter elle-même la sauce pour la manger ! Une fois rentrée chez elle avec le pain, Nadia prit sur le rayonnage une boîte de sauce tomate, et elle se disposait à repartir, lorsque son papa l'arrêta : — Et où vas-tu, comme ça ? 12 — Je vais porter cette boîte de sauce tomate à une vieille dame qui me l'a demandée. — Reste ici, dit Papa Saïd. Si ta vieille dame a besoin de quelque chose, elle n'a qu'à venir ellemême. Nadia, qui était très obéissante, n'insista pas. Mais le lendemain, en faisant les courses, elle fut, pour la seconde fois, arrêtée par la vieille : — Eh bien, Nadia ? Et ma sauce tomate ? — Je m'excuse, dit Nadia, toute rougissante, mais mon papa n'a pas voulu. Il dit que vous veniez vousmême. — C'est bon, dit la vieille, j'irai. Le jour même en effet, elle entrait dans l'épicerie : — Bonjour, monsieur Saïd. — Bonjour, Madame. Vous désirez ? — Je voudrais Nadia. — Hein ? — Oh, pardon ! Je voulais dire : une boîte de sauce tomate. — Ah, bon ! Une petite ou une grande ? — Une grande, c'est pour Nadia… — Quoi ? — Non, non ! Je voulais dire : c'est pour manger des spaghetti… — Ah, bien ! Justement, j'ai aussi des spaghetti… — Oh, ce n'est pas la peine, j'ai déjà Nadia… — Comment ? 13 — Excusez-moi, je voulais dire : les spaghetti, je les ai déjà chez moi… — En ce cas… voici la boîte. La vieille prit la boîte, la paya, puis, au lieu de partir, se mit à la soupeser : — Hum ! C'est peut-être un peu lourd… Est-ce que vous ne pourriez pas… — Quoi ? — Envoyer Nadia la porter chez moi ? Mais Papa Saïd se méfiait. — Non, Madame, nous ne livrons pas à domicile. Quant à Nadia, elle a autre chose à faire. Si cette boîte est trop lourde pour vous, eh bien, tant pis, vous n'avez qu'à la laisser ! — C'est bon, dit la sorcière, je l'emporte. Au revoir, monsieur Saïd ! — Au revoir, Madame ! Et la sorcière s'en fut, avec la boîte de sauce tomate. Une fois rentrée chez elle, elle se dit : « J'ai une idée : demain matin, je vais aller rue Mouffetard, et je me déguiserai en marchande. Lorsque Nadia viendra faire les courses pour ses parents, je l'attraperai. » Le lendemain, elle était rue Mouffetard, déguisée en bouchère, lorsque Nadia vint à passer. — Bonjour, ma petite fille. Tu veux de la viande ? — Ah non, Madame, je viens acheter un poulet. « Zut ! » pensa la sorcière. 14 Le lendemain, elle se déguisait en marchande de volaille. — Bonjour, petite. Tu m'achètes un poulet ? — Ah non, Madame. Aujourd'hui je veux de la viande. « Crotte ! » pensa la sorcière. Le troisième jour, déguisée à nouveau, elle vendait à la fois de la viande et de la volaille. — Bonjour, Nadia, bonjour ma petite fille ! Qu'est-ce que tu veux ? Tu vois, aujourd'hui, je vends de tout : du bœuf, du mouton, du poulet, du lapin… — Oui, mais moi, je veux du poisson ! — Flûte ! Rentrée chez elle, la sorcière réfléchit, réfléchit, puis elle eut une nouvelle idée : « Eh bien, puisque c'est comme ça, demain matin, je deviendrai, à moi toute seule, TOUTES les marchandes de la rue Mouffetard ! » Et en effet, le jour suivant, toutes les marchandes de la rue Mouffetard (il y en avait exactement 267), c'était elle. Nadia vint, comme à l'ordinaire, s'approcha sans méfiance d'un éventaire de légumes pour acheter, cette fois, des haricots verts, et elle allait payer quand la marchande la saisit par le poignet, l'enleva et hop ! l'enferma dans le tiroir-caisse. Mais heureusement Nadia avait un petit frère, qui 15 s'appelait Bachir. Voyant que sa grande sœur ne rentrait pas, Bachir se dit : « C'est sûrement la sorcière qui l'a prise, il faut que j'aille la délivrer. » Il prit sa guitare à la main, et s'en fut rue Mouffetard. En le voyant arriver, les 267 marchandes (qui étaient la sorcière) se mirent à crier : — Où vas-tu comme ça, Bachir ? Bachir ferma les yeux et répondit : — Je suis un pauvre musicien aveugle et je voudrais chanter une petite chanson pour gagner quelques sous. — Quelle chanson ? demandèrent les marchandes. — Je veux chanter une chanson qui s'appelle : Nadia, où es-tu ? — Non, pas celle-là ! Chantes-en une autre ! — Mais je n'en sais pas d'autre ! — Alors, chante-la tout bas ! — C'est entendu ! Je chanterai tout bas ! Et Bachir se mit à chanter tout haut : Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ? Réponds, que je t'entende ! Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ? Car je ne te vois plus ! 16 — Moins fort ! Moins fort ! crièrent les 267 marchandes. Tu nous casses les oreilles ! Mais Bachir continuait de chanter : Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ? Quand tout à coup une petite voix lui répondit : Bachir, Bachir, délivre-moi Ou la sorcière me tuera ! En entendant ces mots, Bachir ouvrit les yeux, et les 267 marchandes sautèrent sur lui en criant : — C'est un faux aveugle ! C'est un faux aveugle ! Mais Bachir, qui était courageux, brandit sa petite guitare et assomma d'un coup la marchande la plus proche. Elle tomba raide. et les 266 autres tombèrent en même temps qu'elle, assommées elles aussi. Alors Bachir entra dans toutes les boutiques, l'une après l'autre, en chantant : Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ? Pour la seconde fois, la petite voix lui répondit : Bachir, Bachir, délivre-moi Ou la sorcière me tuera ! 17 Cette fois, il n'y avait plus de doute : la voix venait de chez la marchande de légumes. Bachir sauta dans la boutique par-dessus l'étalage, au moment même où la marchande, sortant de son évanouissement, ouvrait un œil. Et en même temps qu'elle, les 266 autres ouvraient également l'œil. Heureusement, Bachir s'en aperçut et, d'un coup de guitare bien appliqué, il les rendormit pour quelques minutes. Ensuite, il essaya d'ouvrir le tiroir-caisse, cependant que Nadia continuait à chanter : Bachir, Bachir, délivre-moi Ou la sorcière me tuera ! Mais le tiroir était trop dur, cela n'avançait pas. Nadia chantait, et Bachir travaillait, et pendant ce temps les 267 marchandes se réveillaient. Mais cette fois-ci, elles se gardaient bien d'ouvrir les yeux ! Elles restaient les yeux fermés, au contraire, et elles s'approchaient en rampant de la boutique où Bachir travaillait, afin de le cerner. Comme Bachir, épuisé, ne savait plus que faire, il vit passer un grand marin, tout jeune et très costaud, qui descendait la rue. — Bonjour, marin. Veux-tu me rendre un service ? — Lequel ? — Ce serait de porter ce tiroir-caisse jusque chez nous. Ma sœur est enfermée dedans. 18 — Et qu'est-ce que j'aurai, comme récompense ? — Tu auras l'argent, et moi j'aurai ma sœur. — D'accord ! Bachir souleva le tiroir-caisse, et allait le passer au marin, quand la marchande de légumes, qui s'était approchée tout doucement, l'attrapa par un pied et se mit à glapir : — Ah brigand, je te tiens ! Bachir perdit l'équilibre, et laissa échapper le tiroircaisse. Celui-ci, qui était très lourd, tomba en plein sur la tête de la marchande et, de ce coup-là, les 267 marchandes eurent, toutes en même temps, le crâne fracassé, ouvert, avec toute la cervelle qui sortait. Cette fois, la sorcière était morte, et bien morte. Ce n'est pas tout : sous le choc, le tiroir s'ouvrit, et Nadia en sortit. Elle embrassa son petit frère, le remercia, et tous deux retournèrent chez leurs parents, pendant que le marin ramassait, dans le sang, l'argent de la sorcière. 19 Le géant aux chaussettes rouges Il était une fois un géant qui avait des chaussettes rouges. Il était haut comme trois étages et vivait sous la terre. Un beau jour, il se dit : « C'est ennuyeux de rester garçon ! Je vais faire un tour là-haut et tâcher de me marier. » Sitôt dit, sitôt fait : il fit un grand trou dans la terre au-dessus de sa tête… mais par malheur, au lieu de tomber en pleins champs, il déboucha au milieu d'un village. Dans ce village, il y avait une jeune fille qui s'appelait Mireille, et qui aimait beaucoup les œufs à la coque. Ce matin-là, elle était justement à table avec un œuf dans son coquetier, et elle s'apprêtait à l'ouvrir avec une petite cuiller. Au premier coup de cuiller, la maison se mit à trembler. « Tiens ! Je suis donc devenue forte ? » pensa Mireille. Au second coup de cuiller, la maison se mit à bouger. « Si je continue comme ça, pensa-t-elle, je vais tout démolir. Je ferais peut-être mieux de m'arrêter. » Mais comme elle avait faim, et qu'elle aimait beaucoup les œufs à la coque, elle décida quand même de continuer. 20 Au troisième coup qu'elle donna sur l'œuf, toute la maison sauta en l'air, comme un bouchon de champagne, et, à la place, sortie de terre, la tête du géant apparut. La jeune fille, elle aussi, fut projetée en l'air. Par bonheur, elle retomba dans les cheveux du géant, de sorte qu'elle ne se fit point de mal. Mais voilà qu'en se peignant avec ses doigts pour faire tomber les gravats de sa tête, le géant la sentit qui remuait : « Tiens ! pensa-t-il. Qu'est-ce que j'ai là ? On dirait une bête ! » Il attrapa la bête et la regarda de près : — Qui es-tu, toi ? — Je suis une jeune fille. — Comment t'appelles-tu ? — Mireille. — Mireille, je t'aime. Je voudrais t'épouser. — Pose-moi d'abord à terre et je te répondrai. Le géant la posa par terre, et Mireille s'enfuit à toutes jambes en criant : Aaaaaaaaaah ! « Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? se demanda le géant. Ce n'est pas une réponse ! » Cependant, il finissait de sortir de terre. Il retapait son pantalon lorsque survinrent le maire du village et monsieur le curé. Ils étaient tous les deux très fâchés. — Qu'est-ce que c'est que ça ? En voilà des manières ! Sortir de terre, comme ça, au beau milieu 21 d'une agglomération… Où vous croyez-vous donc ? — Je m'excuse, répondit le géant, je ne l'ai pas fait exprès, je vous assure. — Et cette pauvre Mireille ! dit le curé. Sa maison, qui est toute démolie ! — Si ce n'est que ça, dit le géant, ce n'est pas grave ! Le bâtiment, c'est ma partie ! Et là-dessus il prononça ces paroles magiques : — Par la vertu de mes chaussettes rouges, que la maison de Mireille soit reconstruite ! Et aussitôt, la maison redevint comme avant, avec ses murs, ses portes, ses fenêtres, ses meubles, ses poussières, même ses toiles d'araignées ! L'œuf à la coque était de nouveau tout chaud, dans son coquetier, prêt à être mangé ! — C'est bien, dit le curé, radouci. Je vois qu'au fond vous n'êtes pas méchant. Maintenant, allez-vous-en. — Une minute, dit le géant. J'ai quelque chose à vous demander. 22 — Quoi donc ? — Je voudrais épouser Mireille. — C'est impossible, dit le curé. — Et pourquoi, impossible ? — Parce que vous êtes trop grand. Vous ne pourriez pas entrer dans l'église. — C'est vrai que l'église est bien petite, dit le géant. Et si je soufflais dedans pour l'agrandir un peu ? — Ce serait de la triche, dit le curé. L'église doit rester comme elle est. C'est à vous de rapetisser. — Mais je ne demande pas mieux ! Comment faire, pour rapetisser ? Il y eut un silence. Le maire et le curé se regardèrent. — Écoutez, dit le curé, vous m'êtes sympathique. Allez voir de ma part le grand sorcier chinois. Moi, pendant ce temps, je parlerai à Mireille. Revenez dans un an, et elle sera prête à vous épouser. Mais attention ! Elle n'attendra pas plus d'un an ! — Et où habite-t-il, votre sorcier chinois ? — En Chine. — Merci. Et le géant se mit en route. Il lui fallut trois mois pour arriver en Chine, et encore trois mois pour trouver le sorcier. Pendant ce temps, il apprenait la langue chinoise. Une fois devant la maison du sorcier, il frappa à la porte. Le sorcier vint ouvrir et le géant lui dit : — Yong tchotchotcho kong kong ngo. 23 Ce qui, en chinois, signifie : « C'est bien vous le grand sorcier ? » À quoi le sorcier répondit, sur un ton légèrement différent : — Yong tchotchotcho kong kong ngo. Ce qui veut dire : « Oui, c'est moi. Et alors ? » (Le chinois, c'est comme ça : on peut tout dire avec une seule phrase, il suffit de changer l'intonation.) — Je voudrais rapetisser, dit le géant, toujours en chinois. — C'est bon, dit le Chinois en chinois également, attendez une minute. Il rentra, puis revint avec un verre de potion magique. Mais le verre était trop petit, le géant ne le voyait même pas. Alors le sorcier disparut de nouveau, puis revint avec une bouteille. Mais la bouteille était trop petite, le géant ne pouvait même pas la saisir. Le sorcier eut alors une idée. Il roula hors de la maison le grand tonneau de potion magique, puis il le mit debout et en fit sauter l'un des fonds. Le géant but dans le tonneau comme nous dans un verre. Quand il eut bu, il attendit. Or, non seulement il garda la même taille, mais ses chaussettes, de rouges qu'elles étaient, devinrent vertes. Le grand sorcier chinois s'était tout simplement trompé de potion. Alors le géant entra dans une grande colère et se mit à crier très fort : — Yong tchotchotcho kong kong ngo ! 24 Ce qui veut dire : « Est-ce que tu te moques de moi ? » Le Chinois s'excusa et revint avec un deuxième tonneau, que le géant but, et ses chaussettes devinrent rouges comme avant. — Et maintenant, fais-moi rapetisser, dit le géant au Chinois, toujours en chinois. Je regrette, dit le Chinois, mais je n'ai plus de potion. — Mais alors, comment je vais faire ? s'écria le géant, d'un ton désespéré. — Écoutez, dit le Chinois, vous m'êtes sympathique. Allez voir de ma part le grand sorcier breton. — Et où habite-t-il, votre sorcier breton ? — En Bretagne. Alors le géant s'éloigna en disant : — Yong tchotchotcho kong kong ngo. Ce qui veut dire ! « Merci ! » Et le Chinois le regarda partir en répondant : — Yong tchotchotcho kong kong ngo ! Ce qui veut dire : « Pas de quoi. Bon voyage ! » Trois mois plus tard, le géant arrivait en Bretagne. Il lui fallut un mois encore pour trouver le sorcier breton. — Que voulez-vous ? demanda le sorcier. Le géant répondit : — Yong tchotchotcho kong kong ngo. — Pardon ? — Excusez-moi, dit le géant, je me croyais encore en 25 Chine. Je voulais dire : Pourriez-vous me faire rapetisser ? — C'est très facile, dit le sorcier breton. Il rentra chez lui, puis ressortit avec un tonneau de potion magique. — Tenez, buvez. Le géant but, mais au lieu de rapetisser, il se mit à grandir, et fut bientôt deux fois plus gros qu'avant. — Oh, pardon ! dit le sorcier, je me suis trompé de tonneau. Ne bougez pas une minute ! Il disparut, puis il revint avec un second tonneau. — Tenez, buvez, dit-il. Le géant but, et… en effet. Il revint à sa taille ordinaire. — Cela ne suffit pas, dit-il. Je dois devenir aussi petit qu'un homme. — Ah, ça, c'est impossible, dit le sorcier, je n'ai plus de potion. Revenez dans six mois. — Mais je ne peux pas ! dit le géant. D'ici deux mois, je dois rejoindre ma fiancée ! Et là-dessus il se mit à pleurer. — Écoutez, dit le sorcier, vous m'êtes sympathique, et d'ailleurs tout cela c'est ma faute. Aussi, je vais vous donner un bon conseil. Allez donc de ma part chez le pape de Rome. — Et où habite-t-il, ce pape de Rome ? — À Rome. — Merci beaucoup. 26 Un mois plus tard, le géant arrivait à Rome. Il lui fallut encore quinze jours pour trouver la maison du pape. Une fois qu'il l'eut trouvée, il sonna à la porte. Au bout de quelques secondes, le pape vint ouvrir. — Monsieur… Vous désirez ? — Je veux, dit le géant, devenir aussi petit qu'un homme. — Mais je ne suis pas sorcier ! — Pitié, monsieur le pape ! Ma fiancée m'attend dans quinze jours ! — Eh bien, alors ? — Eh bien alors, si je suis trop grand, je ne pourrai pas entrer dans l'église pour l'épouser ! En entendant ces mots, le pape fut tout ému : — Comme c'est touchant ! dit-il. Écoutez, mon ami, vous m'êtes sympathique, je vais tâcher de faire quelque chose pour vous. Le pape rentra chez lui, décrocha le téléphone, et composa, sur le cadran, les trois lettres : S.V.M. Vous le savez peut-être, quand on fait S.V.P., on obtient les Renseignements. Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que quand on fait S.V.M., on obtient la Sainte Vierge Marie. Si vous ne me croyez pas, profitez donc d'un jour où vos parents seront sortis, et essayez ! Et en effet, au bout de quelques instants, une petite voix se fit entendre : 27 — Allô ! Ici la Sainte Vierge. Qui est à l'appareil ? — C'est moi, le pape de Rome ! — C'est vous ? Ah, quel plaisir ! Et qu'est-ce que vous voulez ? — Eh bien voilà : j'ai ici un géant, qui voudrait devenir aussi petit qu'un homme. Pour se marier, à ce qu'il dit… — Est-ce qu'il n'a pas des chaussettes rouges, votre géant ? — Si, Sainte Vierge ! Comment le savez-vous ? — Eh bien voilà, je le sais ! — Vraiment, Sainte Vierge, vous êtes formidable ! — Merci, merci… Eh bien, dites-lui, à votre géant, qu'il donne ses chaussettes au blanchisseur et qu'il aille se tremper les deux pieds dans la mer en invoquant mon nom. Il verra bien ce qui lui arrivera ! — Merci, Sainte Vierge. — Ce n'est pas tout ! Comme je prévois qu'il aura des ennuis, dites-lui qu'ensuite il pourra faire trois vœux, qui seront exaucés sur-le-champ. Mais attention ! Trois vœux, pas plus ! — Je lui dirai ! Et le pape répéta au géant ce que lui avait dit la Sainte Vierge. Le jour même, le géant donna ses chaussettes au blanchisseur, puis il alla jusqu'au bord de la mer, il trempa ses pieds nus dans l'eau bleue et se mit à crier : — Marie ! Marie ! Marie ! 28 Plouf ! Aussitôt, il perdit pied. Il était devenu aussi petit qu'un homme. Il revint à la nage, se sécha au soleil, et retourna chez le blanchisseur : — Bonjour, Monsieur, je viens chercher mes chaussettes rouges. — Mais je n'ai pas de chaussettes rouges ! — Mais si ! La paire de chaussettes rouges de trois mètres de long… — Vous voulez dire : les deux sacs de couchage ? — Mais ce sont des chaussettes, je vous dis ! — Écoutez, dit le blanchisseur, appelez ça comme vous voudrez, mais moi, quand je vois une chaussette dans laquelle je peux entrer tout entier, j'appelle ça un sac de couchage ! — Eh bien, donnez-les-moi ! Mais quand il voulut mettre ses chaussettes, le pauvre homme s'aperçut qu'elles lui venaient plus haut que la tête. Il se mit à pleurer : — Qu'est-ce que je vais devenir ? je ne suis plus géant, et, sans mes chaussettes rouges, je ne suis plus rien du tout ! Si seulement elles pouvaient se réduire à ma taille ! Il n'avait pas plus tôt dit ça que ses chaussettes rapetissaient, elles aussi, et qu'il pouvait les mettre. C'était son premier vœu qui se réalisait. Tout heureux, il se rechaussa en remerciant la Sainte Vierge, après quoi il songea à s'en retourner. Mais, comme il n'était plus géant, il ne pouvait 29 revenir à pied au village de Mireille. Et d'autre part il n'avait pas d'argent pour prendre le train. De nouveau il fondit en larmes : — Hélas ! Et je n'ai plus que quinze jours pour retrouver ma fiancée ! Si je pouvais être près d'elle ! Il n'avait pas plus tôt dit ça qu'il se trouvait dans la salle à manger de Mireille, au moment précis où cette dernière entamait un œuf à la coque. Dès qu'elle le vit, elle lui sauta au cou : — Monsieur le curé m'a expliqué, lui dit-elle. Je sais tout ce que tu as fait pour moi, et aujourd'hui je t'aime. Dans six mois, nous nous marierons. — Dans six mois seulement ? demanda l'homme aux chaussettes rouges. Mais il pensa soudain qu'il lui restait un troisième vœu à faire, et il dit à haute voix : — Que ce soit le jour de la noce ! Il n'avait pas plus tôt dit ça qu'il sortait de l'église, en chaussettes rouges et en bel habit noir, avec Mireille à son côté, toute vêtue de blanc. Depuis ce jour ils vivent heureux. Ils ont beaucoup d'enfants et lui, le père, gagne des sous pour toute la famille à construire des maisons, ce qui lui est facile, par la vertu de ses chaussettes rouges. 30 31 La paire de chaussures Il était une fois une paire de chaussures qui étaient mariées ensemble. La chaussure droite, qui était le monsieur, s'appelait Nicolas, et la chaussure gauche, qui était la dame, s'appelait Tina. Elles habitaient une belle boîte en carton où elles étaient roulées dans du papier de soie. Elles s'y trouvaient parfaitement heureuses, et elles espéraient bien que cela durerait longtemps. Mais voilà qu'un beau matin une vendeuse les sortit de leur boîte afin de les essayer à une dame. La dame les mit, fit quelques pas avec, puis, voyant qu'elles lui allaient bien, elle dit : — Je les achète. — Faut-il vous les envelopper ? demanda la vendeuse. — Inutile, dit la dame, je rentre avec. Elle paya et sortit, avec les chaussures neuves aux pieds. C'est ainsi que Nicolas et Tina marchèrent toute une journée sans se voir l'un l'autre. Le soir seulement ils se retrouvèrent dans un placard obscur. — C'est toi, Tina ? — Oui, c'est moi, Nicolas. — Ah, quel bonheur ! Je te croyais perdue ! — Moi aussi. Mais où étais-tu ? 32 — Moi ? J'étais au pied droit. — Moi, j'étais au pied gauche. — Je comprends tout, dit Nicolas. Toutes les fois que tu étais en avant, moi, j'étais en arrière, et lorsque tu étais en arrière, moi, j'étais en avant. C'est pour cela que nous ne pouvions pas nous voir. — Et cette vie-là va recommencer chaque jour ? demanda Tina. — Je le crains ! — Mais c'est affreux ! Rester toute la journée sans te voir, mon petit Nicolas ! Je ne pourrai jamais m'y habituer ! — Écoute, dit Nicolas, j'ai une idée : Puisque je suis toujours à droite et toi toujours à gauche, eh bien, chaque fois que j'av